

PIERRE
MAZEAUD

Préface de Walter Bonatti



**MONTAGNE
POUR UN
HOMME NU**

RÉCIT

Pierre Mazeaud

ARTHAUD

Extrait de la publication

PIERRE MAZEAUD

MONTAGNE POUR UN HOMME NU

RÉCIT

Ode à l'alpinisme, *Montagne pour un homme nu* est le récit franc et passionné d'un sportif que rien ne destinait à devenir le premier Français à gravir l'Everest.

Au fil de cette autobiographie, Pierre Mazeaud communique sa passion de la montagne, lui qui, en dépit de ses nombreux exploits,

resta toujours un « alpiniste du dimanche ». Juriste et père de famille la semaine, il ne manque aucune occasion de rejoindre ses amis alpinistes – Bonatti, Bérardini, Paragot, Desmaison, Cassin, Terray – pour des premières toujours plus saisissantes. Du Saussois aux Dolomites, du Hoggar à l'Himalaya, Pierre Mazeaud relate ses plus beaux exploits mais aussi son plus grand drame, la tragédie du pilier du Frêne, dans le massif du Mont-Blanc, dont il réchappera miraculeusement en compagnie de son ami Walter Bonatti.

Écrit au lendemain de sa première tentative d'ascension de l'Everest, ce texte intime nous éclaire sur le parcours d'un homme qui ignore encore qu'il deviendra un héros.

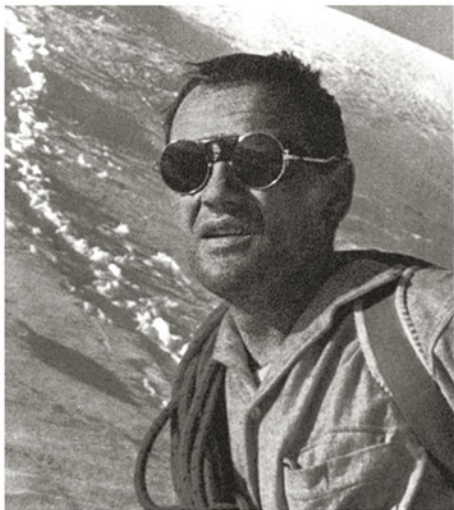


Photo © Collection Pierre Mazeaud

ARTHAUD

Montagne
pour un homme nu

Pierre Mazeaud

Montagne
pour un homme nu

Préface de
Walter Bonatti

ARTHAUD

© Librairie Arthaud, Paris, 1971 pour l'édition originale.
© Flammarion, Paris, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13
Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-0813-0601-1

« À mes amis morts où ils souhaitaient mourir... »

PRÉFACE

Pour celui qui est l'ami de Pierre Mazeaud ; qui a partagé avec lui les heures les plus tragiques et les plus glorieuses de la montagne ; qui peut de ce fait, comme moi, prétendre bien connaître cet homme, ce livre est tel qu'il le pouvait attendre : vivant, limpide, comme son auteur.

Mazeaud est un des plus grands grimpeurs du monde. Magistrat, député, il est un homme au cœur généreux, à la sensibilité aiguë, qui force la sympathie. Peu savent nous parler comme lui de grandes choses avec des mots simples. En une langue fluide, passionnée, convaincante, il approche toujours les valeurs essentielles de la vie et nous en montre le chemin.

Ces pages autobiographiques sont un document humain, un profil pour la nouvelle génération d'alpinistes. Mais elles sont aussi, permets-moi de le dire, mon cher Pierre, une bouffée d'air frais, salutaire, dans un monde de faibles, de cœurs malades de leur veulerie.

Walter Bonatti

POURRAIT SERVIR D'INTRODUCTION

Si les hommes peuvent, la plupart du temps, expliquer le déroulement de leur existence, trouver une raison à certaines de leurs vocations, j'avoue, quant à moi, avoir bien des difficultés à rechercher l'origine de mes passions, et notamment de celle que j'ai éprouvée pour la montagne.

Sans doute la seule explication plausible se trouve-t-elle dans mon caractère. J'ai toujours aimé me battre, faire éclater mon dynamisme, me servir au maximum de mes ressources – parfois inquiétantes – car on peut se demander si l'être peut résister longtemps à certain rythme.

Peut-être aussi mon père eut-il un rôle déterminant, alors qu'habitant Grenoble il me faisait parcourir le Dauphiné durant les jours de vacances, non point seulement pour me faire aimer la nature, mais pour exiger de moi certains vers de Virgile ou des passages de Schiller que j'étais censé connaître pour l'école du lendemain. Je détestais tellement apprendre, donc réciter mes leçons, que mon esprit devait être ailleurs, sur quelque rocher abrupt ou vers quelque cime impressionnante, avec lesquels le dialogue n'avait point besoin d'être en langue morte ou en dialecte germanique.

C'est donc peut-être par esprit de révolte que j'abordai, enfant, le monde vertigineux des schistes, gneiss, calcaires, granit ou autres difficiles termes de géologie !

Montagne pour un homme nu

Aujourd'hui mes amis se plaisent à dire que je ressemble à mon père : je leur réponds que je ne le souhaite pas pour mes propres enfants !

S'il fit du piano pour m'en faire jouer – oh ! les soirées de quatre mains, Ravel : *Ma Mère l'Oye* – ; s'il étudia le grec pour me le faire entendre, il m'adonna au sport parce qu'il en faisait. Certes, et ce fut là son erreur, j'en fis rapidement trop et il lui fallut alors venir me chercher sur le stade pour me faire retrouver les livres et les cahiers que j'abandonnais volontiers.

Les années passèrent. Mon père et moi devenions des amis. Nous parcourions, le dimanche, les sommets alentour ; ce fut une habitude et, la difficulté croissant, nous en arrivions à oublier les versions allemandes ou les thèmes latins. J'étais heureux, je découvrais un monde de silence que j'aimais. Je trouvais la mesure à mon caractère.

La guerre nous sépara et je regrettai bien vite nos promenades et nos courses hebdomadaires. Seul dans la maison paternelle, ma mère s'étant bientôt rendue auprès de son mari blessé, je devins vite mon maître.

J'avais délaissé la montagne, l'odeur des sentiers, le bruit des oiseaux, le toucher du rocher, préférant les rayons du soleil à la piscine municipale et les conversations banales avec les amis du collège comme Collignon et Chatain ou, l'hiver, les faciles compétitions de ski.

Je grandissais.

Renvoyé de collège en lycée, de lycée en collège, pour absence, mauvaise volonté, voire incapacité, je fus, tel, un terrain d'élection pour mon père, du moins en ce qui concerne ses preuves nouvelles d'autorité.

Je dus quitter Grenoble sans revoir mes amis, le cœur triste. Sans doute ai-je dû penser que je reviendrais... On ne saurait de la sorte rayer son enfance, trop de souvenirs...

Cependant, la joie de nouveaux horizons fit taire mes regrets. J'avais seize ans.

OÙ JE RETROUVE LA MONTAGNE,
LA PRENANT CEPENDANT TROP AU SÉRIEUX...
OU PAS ASSEZ

Si, dès les premières années, je devais découvrir Paris, mes études étaient là pour me rappeler certaines réalités. Court intermède en Normandie, réussite difficile à mes deux baccalauréats, l'orgueil d'être admis à Louis-le-Grand en classe de philosophie.

Très vite, en effet, je quittai père et mère – toujours cette révolte ! – et entamai plusieurs années merveilleuses comme maître d'internat.

À une époque où les données familiales me retenaient encore, mon père, qui jugeait sévèrement ma conduite, mon abandon du sport et par là même une sorte de renoncement à mon passé, me contraignit cependant à partir l'été pour Chamonix.

Je connaissais bien La Mecque des Alpes pour y avoir souvent fait du ski. J'allais découvrir la vraie montagne, mieux, évoluer dans un monde que je tiendrais, dès lors, à retrouver comme pour calmer chaque crise d'adolescence. En quelque sorte comme un culte à Shiva, déesse Malbar ; effacer l'impureté de la vie quotidienne, la plus effroyable, par quelques semaines loin de la capitale. Ce retour au passé devait me sauver, car je ne sais quelle force intérieure allait me pousser à en faire en quelques années la raison même de mon existence.

Montagne pour un homme nu

Je fais donc connaissance avec la vraie montagne dans ce séjour de 1947 où mes yeux ne veulent s'ouvrir que pour les grands de l'époque : les Terray, Lachenal, Rébuffat, qu'il me sera donné de connaître plus tard et d'avoir comme amis.

L'alpinisme est en pleine évolution, je tiens à m'y lancer corps et âme, et je suis déçu, déçu complètement de voir que l'alpinisme est un sport qui s'apprend.

Longues courses dans le bassin du Tour ou d'Argentière. Ces faces Nord, dont on me dira bientôt qu'elles sont les plus belles du monde, m'impressionnent. Marches interminables sur les glaciers pour atteindre les rochers faciles du Tour Noir ou de la pointe des Améthystes.

Pour me satisfaire, on consent à m'emmener au mont Blanc. Nuit sans sommeil au refuge des Grands Mulets, montée – tel un cérémonial – à Vallot et, là, nous fuyons vers le sommet, conduits par René Payot qui y trouvera la mort quelques années plus tard.

Satisfaction peu construite d'être un homme, au même titre que les aînés qui m'accompagnent, et aussi cette immense joie profonde de voir de si haut. J'ai aimé être à 4 800 mètres et peu m'importait alors les noms des sommets, butant plus bas contre le ciel. J'avais voulu ne plus être un enfant et je redevais le gosse de ma toute jeunesse, heureux de découvrir. Par la suite, le mont Blanc sera souvent pour moi comme un calvaire ; que m'importe cependant, puisque j'y suis heureux.

La descente dut me paraître à la fois insignifiante – j'étais comblé – et interminable. J'avais hâte de faire savoir, de donner libre cours à ce sentiment d'orgueil. Sans doute les alpinistes avaient-ils droit à mon respect, mais j'étais un peu des leurs, du moins je savais que je le serais et je comprenais déjà que la montagne n'était pas seulement l'image d'Épinal qu'on en faisait et qui, dans la plaine, avait pour nom surpassement, pureté, valeur. Elle était difficile et demandait tout simplement d'être aimée.

Où je retrouve la montagne...

Fort de cette expérience, en cette même année, je fis connaissance avec le rocher. J'étais fier de conduire un ami, mon premier compagnon de cordée, au Moine. Dans la traversée Nonne-Évêque, je ne dus qu'à mon agilité, sur quelques dalles éloignées de la voie normale où je m'étais égaré, de ne pas nous tuer l'un et l'autre. J'avais découvert un monde nouveau, je désirais ne plus jamais le perdre. Je tenais aussi à en garder pour moi-même le secret, dans une sorte de répugnance à le dévoiler. J'avais surtout acquis la certitude de pouvoir retrouver ce havre de calme chaque été, décidé à devenir un montagnard, envieux de ceux qui l'étaient déjà.

J'avais revu la montagne, je ne la quitterais plus. Nos rendez-vous, dès lors, chaque année, étaient pris. Ils ont été tenus !

Avec Paris, je découvrais une vie nouvelle, toute pleine de liberté, mais, surtout, je rencontrais des amis. Il ne s'agissait plus de camarades d'enfance, mais d'hommes épris des mêmes idées, partageant les mêmes angoisses, réagissant de même façon, soucieux des mêmes problèmes : ceux de l'adolescence ; amis que je me plaisais à retrouver chaque soir, pour errer durant des nuits entières des boîtes de jazz à Saint-Germain jusqu'au sommeil sur les quais, après un passage aux Halles et avant la reprise de mon service de pion pour le lever des internes à six heures.

Alain, au visage d'enfant romantique, qui désirait écrire.

Pierre, qui a dessiné, qui peint et qui semble devoir toujours reproduire le déséquilibre de nos existences.

Louis, l'intellectuel, l'esprit.

Visages ineffacés.

Je n'avais cependant pas perdu tout contact avec la montagne. Monstre sacré, j'enviais toujours ses adeptes et me plongeais dans la littérature alpine. Les récits de Welzenbach ou d'Heckmair, de Comici ou de Gervasutti, de Chatellus ou d'Allain entretenaient cette sorte de flamme que la facilité quotidienne étouffait.

Montagne pour un homme nu

J'allai enfin faire connaissance avec les rochers de Fontainebleau.

Mon oncle, également mon homonyme, était un passionné de « Bleu ». J'acceptai, avec Louis qui vivait chez lui, de quitter la capitale chaque dimanche pour une destination tout étonnante : lieux sacro-saints nommés Cuvier, Remparts, Aspremont ou Dame-Jeanne. C'est là que je fis ma première expérience d'escalade. Si les grands alpinistes parisiens n'avaient point connu à cette époque ce terrain d'entraînement, je pense que certaines premières resteraient encore à faire dans les Alpes. Non point la seule difficulté, mais l'esprit d'entreprise, puis la compétition ont pour origine commune cette école exceptionnelle, à cinquante kilomètres de Paris.

Chaque week-end, je m'exerçais sans grande réussite sur les rochers de la Paillon, de la Prestat ou sur les parcours jaunes ou rouges, respectueux, les premiers temps, de ces « pures lumières » qui se nommaient Poincenot, Poulet ; de ceux aussi qui bientôt seraient les non moins grands Laine, Bérardini, Paragot.

On n'osait leur parler, acceptant tout d'eux, même leurs sarcasmes que l'on sollicitait. Sorte de culte, mais aussi apprentissage des hommes, qu'ils étaient ; ils l'ont constamment prouvé.

C'est alors que je découvris, par eux, la vraie montagne. Soucieux de tout connaître pour comprendre non seulement les difficultés techniques, mais certaines conversations, je plongeai avec avidité dans la littérature alpine de toute sorte, tenant à tout savoir. Bientôt, aucune vie d'alpiniste ne me fut inconnue ; pas un rocher des Alpes ou des massifs extra-européens n'eut de secret pour moi.

Hier privilège de quelques-uns, aujourd'hui école devenue publique, presque obligatoire, Fontainebleau fut un peu notre cénacle et si les premiers pas ont toujours quelque chose de solennel, bien vite, intégré, on participe au cirque, faisant partie du folklore du lieu.

Où je retrouve la montagne...

Depuis lors, même si d'autres horizons me furent dévoilés, il n'est pas une année où je ne me retrouve à Fontainebleau pour chercher à revivre ces premières exaltations humaines.

Paris, monstre accaparant, ne pouvait nous enlever à ces joies du dimanche, donc à notre désir d'arriver en montagne l'été. Certes, déjà on sentait la différence, on l'acceptait si volontiers : nous-mêmes, pleins de la vie de la capitale, passant des nuits sans dormir, des journées à la recherche des moments les plus vite oubliés, et les autres pour qui Fontainebleau était le parachèvement de la forme, sorte de rite sacré entretenu la semaine durant. Qu'importe, notre jeunesse était à même de tout supporter...

Louis et moi pensions dès lors sérieusement aux vacances dans les Alpes, et forts de notre réussite sur des grès de quelques mètres, nous envisagions les grandes courses et leur répétition. Je veux dire que, respectueux par humilité des aristocrates de l'alpinisme parisien, nous entendions nous prouver, et par là démontrer, qu'aucune voie ne saurait être obstacle à notre jeunesse fouguese. Seules nos études nous retinrent au début. Et puis, un jour de juillet 1949, ce fut le départ, nos maigres ressources – pour l'un, de maître d'internat, pour l'autre, de ramasseur de papiers – nous conduisant place d'Italie, harnachés d'un matériel hétéroclite, acheté au prix fort chez « le Maître », Pierre Allain !

Des projets ? Nos guides Vallot soulignés en étaient pleins, mais il fallait d'abord partir. Voyage ahurissant ; début de l'auto-stop comme moyen de transport régulier ! Tantôt Louis, tantôt moi-même, pour arrêter les véhicules, l'autre enfoui dans le fossé pour ne pas effrayer le conducteur plein de bonnes intentions... Paris-Montargis, assis sur des bidets en porcelaine, et puis, nous apercevant de l'erreur d'itinéraire, les efforts pour que les conducteurs nous dérivent vers Lyon ! Quatre jours et cinq nuits pour Chamonix, mais surtout la lassitude et parfois

Montagne pour un homme nu

l'avoué désir de revenir. Après tout, la montagne nous intéressait-elle ? Tout cela n'avait rien de sérieux.

Nous nous installâmes au Paradis des Praz et comme camp avancé au Pré du Rocher, à même le contrefort des aiguilles de Chamonix.

Courses folles entre le Montenvers et notre petite tente, dominant la vallée sous nos pieds.

Ignorant tout de la montagne, nous étions cependant décidés. Certes notre essai à l'arête Sud du Moine fut moins que concluant : Terray et Lachenal nous en avaient dissuadés, et nous nous perdîmes dans des passages peu agréables pour des néophytes. Nous étions pourtant convaincus que la traversée Charmoz-Grépon était à notre portée.

De très bonne heure sur le glacier des Nantillons, je puis aisément penser à mes premiers pas en montagne. Alors, je suivais... Aujourd'hui, tout est différent, voire hostile. Nous sommes seuls dans ce monde glaciaire, cherchant les passages, ignorant des dangers, affrontant irrespectueusement une traversée historique.

Abandonnant une partie de notre matériel (ne sommes-nous pas certains d'aller vite, sûrs de nos qualités de grimpeurs ?) au bas du couloir Charmoz-Grépon, nous entamons les premières difficultés.

La recherche de l'itinéraire exige la connaissance de la montagne ; nous ne l'avons pas. Rien que la description banale du Vallot : gendarme caractéristique, dalles inclinées, dièdre fissuré, surplomb infranchissable... D'où notre lente ascension, où le crescendo des jurons marque la courbe ascendante de la fatigue et des difficultés.

Sur l'arête sommitale, nous ne trouvons nullement cette sorte de plénitude que nous attendions, mais l'orage. Que tout change avec le vent, la neige, en un mot la tempête ! Nous étions prêts à l'accepter, mais d'une autre façon. Nous faire perdre le sens de la descente devenait inhumain et nous pensions l'un et l'autre, si le retour au campement nous était permis, ne plus jamais avoir

Où je retrouve la montagne...

à remonter, mais regagner Paris, les jolies filles, la musique de jazz le soir, et les amis...

Il fallut envisager la retraite et à la hauteur du Baton Wicks, nous commençâmes une série de rappels de plus en plus courts, car il nous fallait couper notre corde neuve, faute d'anneaux. Tout cela devenait fort sérieux... à vingt mètres du couloir Charmoz-Grépon, dont nous ignorions jusqu'à l'existence !

Faute de bloc, je dus planter un clou dans une position inconfortable et le vis se tordre sous la traction de Louis. On devient à la fois égoïste et chrétien dans le danger, je dus le devenir !

Sur le glacier, nos soucis des instants précédents disparurent et naturellement nous étions prêts à recommencer. La montagne était une plaisanterie et des Bleausards savaient bien se tirer d'affaire !

Ce premier avertissement eût dû nous servir de leçon. Mais vite les difficultés rencontrées nous parurent d'une simplicité étonnante et nous pensions déjà nous tirer de toutes celles à venir.

Je pensais que Louis était un grand grimpeur, il voyait en moi un montagnard expérimenté ! Un seul regret : celui de ne point nous être mesurés avec le Grépon.

Deux jours plus tard, les choses allaient se compliquer et notre raisonnement sur la montagne se modifier. L'histoire tragique de ce 24 juillet vaut qu'on la raconte.

Désireux de prendre notre revanche, nous quittons le Plan de l'Aiguille – notre tente étant à mi-chemin entre le Montanvers et le Plan, en un coin ravissant, dominant les alpages de Blaitière, au pied des Aiguilles – en vue du Peigne que nous entendons faire par la voie normale. Sur le sentier, beaucoup de monde que nous doublons allègrement ; des guides – je reconnais Clément Hugon – avec leurs clients. Le couloir, réputé pour sa complexité, nous réservait quelques surprises et nous attendons alors qu'une cordée nous dépasse. Louis fait preuve, dans ce dédale incohérent, d'une grande maîtrise, nous arrivons

Montagne pour un homme nu

calmes et confiants à la jonction, c'est-à-dire au début des difficultés, au dièdre que le Vallot décrit comme le « problème ».

Afin de mieux étudier ce passage, nous laissons quelques cordées s'y engager, alors que d'autres bifurquent vers les Pèlerins par la Carmichaël. L'hésitation de ceux qui nous précèdent fait que Louis, impatient d'attendre, cherche à s'élever à quelques mètres sur la gauche. Un piton de relais créant la confusion, je pense qu'il est possible de passer, une traversée vers la droite devant nous ramener aisément, semble-t-il, vers le sommet du dièdre, actuellement emprunté.

Louis se livre immédiatement à un petit toit qu'il surmonte, se retrouve dans un système de fissures. Il grimpe lentement, avec sûreté, et la corde file dans le mousqueton. Je l'entends hésiter, chercher les prises ; je serre la corde, c'est un réflexe ; il voudrait un piton, et je pense : « À quoi bon, il ne pourrait le mettre... » Au delà c'est un stade ; de tous côtés des grimpeurs, souvent le même langage et les mêmes paroles vigoureuses. Louis se fatigue, se tait, semble vouloir se retourner, jure et se trouve d'un seul coup comme éjecté de la paroi, plonge dans le vide et va s'écraser quelques mètres sous moi. Je lui parle, on lui crie d'alentour ; pour toute réponse quelques râles. Commence alors l'angoisse de ne plus l'entendre. Je descends, me penche sur son visage ensanglanté ; il semble me reconnaître, bientôt, doucement, comme un enfant choqué, s'étonne. Le temps passe, j'attends quelque aide, il retrouve ses esprits, se plaint d'avoir mal, mais se reproche aussi d'être tombé. La montagne devient un monde hostile et, tout occupé auprès de lui, je ne vois pas le temps qui change.

Jean Brunaud et ses compagnons de cordée arrivent. Il faut descendre, et Louis, courageux, va entreprendre un long calvaire. La corde m'a brûlé le bras et l'épaule, mais je n'ose en parler, Louis ayant bras et jambe cassés. Nous rejoignons la jonction aux premiers coups de tonnerre. L'orage s'engouffre dans ce couloir et tout devient inhumain. La foudre nous atteint

Où je retrouve la montagne...

et tels des pantins, nous essayons de fuir, portant notre compagnon qui ne se plaint ni ne gémit.

Au-dessus de nous, un autre drame se joue. Rébuffat, qui nous rejoint et qui s'arrête, nous apprend que Welbacher a été foudroyé ; Gurékian est gravement brûlé, la cuisse ouverte ; Pierrot Leroux est blessé aux jambes... Cimetière, hôpital... il faut quitter ces lieux. Une cordée de secours viendra plus tard chercher le mort, descendons les vivants. Rébuffat – nous lui devons la vie – conduit, Louis sur ses épaules, dans cet enfer. Le long de la dalle où pend une main courante, sous un torrent furieux, Louis asphyxié manque rendre l'âme. Son courage surprend, étonne les montagnards qui l'accompagnent.

Au bas des rochers, on le pousse pour qu'il puisse glisser sur le névé. Tombé dans la rimaye, il faut l'y rechercher et environnés d'éclairs, assourdis de tonnerre, nous gagnons l'ancien téléphérique des Glaciers où Pierrot Leroux, Gurékian sur ses épaules, nous attend.

La fête se termine à l'hôpital de Chamonix.

J'apprends qui était Welbacher, je sais que deux cordées ont également trouvé la mort, l'une au Grépon, l'autre au Fou.

Dimanche mortel, la montagne a frappé. Je me demande encore aujourd'hui ce qui me poussa à insister...

Le lendemain, laissant Louis pour plusieurs jours à l'hôpital, je remontai seul au Montenvers. Je me parlais, jouant une sorte de dialogue confus. Nous étions jeunes, sans expérience, mieux valait s'arrêter. La mort nous avait évités... la chance d'être plusieurs. Découverte, aussi, de la solidarité. Sans nous connaître, on nous avait aidés.

Que cette nuit solitaire dans les Aiguilles fut angoissante ! À mon inquiétude en face du grand silence, mon être répondait cependant par l'espoir. J'avais pu souffrir, j'avais donc pu connaître cet élément qui trahissait. J'aborderais ce monde à

Montagne pour un homme nu

part autrement, en homme soucieux. Sport de risque où la vie n'est qu'un jeu de dés, de qualités humaines.

Louis, rapidement, alla mieux. Je pus retrouver certaines joies en montagne. Avec de nouveaux compagnons, je tins à parfaire mes connaissances, à m'insinuer au mieux en la montagne. Tel un blessé, il me fallait retourner au combat pour mieux oublier ma blessure.

Je fis quelques courses de neige comme la traversée des Courtes et la pointe Isabelle, dans ce cadre étonnant de Talèfre. Je tins à retrouver le rocher en parcourant les aiguilles Rouges. Je terminai l'été par la dent du Géant. C'était pour moi un réconfort. Prenant la montagne au sérieux, elle n'était plus hostile, je l'aimais à nouveau.

Je pus alors prendre ma revanche, et les derniers jours de septembre je traversai en tête le Grépon. J'avais secrètement préparé ces passages, j'avais pu dominer l'angoisse de l'inconnu. J'avais donc pris conscience, et le dialogue commencé au mont Blanc pourrait se poursuivre.

Je crois que dès lors j'aimais passionnément la montagne, je pouvais devenir alpiniste.

Je retrouvai bientôt Paris, aussi l'oubli des cimes, bien que continuant à passer le dimanche à Fontainebleau. Mais Paris est Paris et j'avais rencontré bien d'autres satisfactions. Je découvrais même jusqu'à la politique, et ce furent mes premiers meetings à la Mutualité, une correspondance jalouse avec Camus, le Mouvement de la liberté.

MES PREMIERS ESSAIS SÉRIEUX OU LE DIALOGUE ENTRETENU

Je retrouvai, l'été suivant, le massif de Chamonix. Louis était désireux d'effacer une première impression malheureuse, je souhaitais aborder désormais la montagne dans le même état d'esprit que celui que j'avais connu lors de la traversée du Grépon, c'est-à-dire celui qui nous fait réussir.

Notre première course fut l'arête Forbes au Chardonnet. Sous un soleil de plomb et notre lenteur aidant, il nous fallut attendre au col avant de descendre la dernière pente, pour rejoindre le glacier du Tour. Nous craignions les avalanches et de cet arrêt forcé nos corps durent porter la trace plusieurs semaines. Nous étions comme brûlés et desséchés. Peu nous importait, puisque cette magnifique course classique avait été, finalement, réussie.

La vue sur le bassin d'Argentière et sur la face Nord de l'aiguille Verte me fit fort apprécier le Chardonnet classique et j'y trouvai presque le même plaisir lorsque, six années plus tard, je pus y retourner.

Je souhaitais depuis longtemps faire le plus haut sommet d'Europe en traversée. Deux amis, Louis et moi, fîmes connaissance avec la montée dangereuse de l'aiguille du Goûter. Le lendemain, dans un horaire rapide, nous passions sur l'arête

Montagne pour un homme nu

sommitale, par un temps froid, mais magnifique et entreprenions la descente. Notre orientation, fort défectueuse, faillit nous coûter la vie, car nous allions vers le mont Blanc de Courmayeur et les abîmes du Brouillard. Découvrant notre erreur, nous repartîmes sur le col de la Brenva et c'est en courant que nous gagnâmes la vallée Blanche par le Maudit et le Tacul.

Fiers de notre rapidité – nous n'avions mis, avec notre erreur, que quatre heures –, nous nous perdîmes à nouveau dans les séracs du Requin pour n'atteindre le Montenvers qu'au dernier train !

Montenvers. Comme nous aimions nous y retrouver, la course terminée. Le regard envieux des promeneurs... Idée d'être de vrais alpinistes. On nous scrute, peu importe d'où nous venons. Les Drus, comme le col du Géant, produisent le même effet chez le « Monchu ». Il voit des crampons, un sac, un piolet, des hommes usés ; il a jugé.

Pour Louis, ce fut à la fois sa plus belle course et sa dernière. Il regagnait Dakar quelques jours plus tard et les affres de la vie militaire allaient lui faire oublier les joies des 4 000 mètres.

Avec mon oncle – je ne connaissais pas encore suffisamment les grands de l'alpinisme pour envisager de grimper avec eux et j'en étais encore au stade de la montagne en famille –, je fis deux courses amusantes, plaisantes aussi puisque Colette Prieur et Michèle Nallet nous accompagnaient : le Requin par les plaques, où j'ai évité mon premier bivouac, avec arrivée à dix heures le soir au refuge, et la traversée des aiguilles Dorées dont le coincement de mains à la Javelle me laissa un bien mauvais souvenir de l'escalade en force des cheminées chamoniardes.

Cet oncle – mon homonyme, je l'ai déjà dit – était un homme tout aussi admirable qu'insupportable. J'avais donc à la fois un profond respect et une certaine brusquerie à son égard. Que de dimanches passés avec lui à « Bleau », plus tard au Saussois, qu'il me fit découvrir, et aussi en montagne durant le mois d'août. J'aimais l'entendre souffrir avant de m'injurier dans les

Mes premiers essais sérieux ou le dialogue entretenu

passages difficiles, lui, mon aîné. Un ami. Plus tard, je le laisserai avec Michel Bastien qui deviendra son guide et ses paroles, alors qu'il se savait mourir, m'ont définitivement marqué : « Petit Pierre – on l'appelait Grand Pierre, et le monde de l'alpinisme ne le connut que sous ce nom –, j'aurai au moins connu à la fois mon plus beau jour et ma plus belle nuit en montagne. » Il parlait de l'arête Sud de la Noire où il avait bivouaqué.

Attiré par la Verte, ce sommet plus que prestigieux pour un néophyte, je tins à la connaître. Avec Bernard Novel – de Lyon, donc tout un programme –, je fis l'arête du Moine. Longue séries de tours, de corniches. C'était, à l'époque, ma plus belle course et mon « 4 000 » le plus beau.

De retour, en descendant dans le train du Montenvers, je vis, à un arrêt, un ami. Je remontai avec lui pour faire les aiguilles de Blaitière.

Je pouvais désormais quitter ma petite tente des Praz de Chamonix et regagner Paris, ouvrir le cours de vacances à Sainte-Barbe où j'officialisais toujours en qualité de surveillant, le mois de septembre étant payé double !

Heureux de cette saison où je continuais lentement ma découverte de la montagne, acceptant ce travail de patience, j'avais le sentiment d'avoir beaucoup appris. Je réalisais mes courses avec assez de calme et je n'étais plus le complet inconnu. On ne m'emmenait plus, on se faisait conduire.

Je continuais, cependant, le dimanche, à aller à Fontainebleau. Les grands m'en imposaient déjà moins, mon inquiétude était plus nuancée. Je pouvais désormais parler montagne et n'ignorais plus mes classiques au point d'être ridicule en confondant la cordée de la première de la Walker !

ENFIN VIVRE...
SEULEMENT QUELQUE TEMPS...

C'est ainsi que je décidai de partir au service militaire, pour un an, à l'École militaire de haute montagne (EHM). Bien que faible encore, mon palmarès m'y autorisait, le cœur m'y poussait. Je pourrais enfin vivre comme je le souhaitais, en montagne.

C'était pour moi, de plus, l'époque où il me fallait faire le point, arrêter une période de jeunesse, d'insouciance. Je résiliai mon sursis et partis rejoindre le 27^e bataillon de chasseurs alpins (BCA) à Annecy, un jour d'avril 1952.

Tout de suite, les premières difficultés. On veut m'envoyer en école d'officiers. Je refuse. Mauvaise note au premier jour ! Je rejoins alors Bourg-Saint-Maurice, me rapproche du mont Blanc. Je retrouve Sennelier, un ancien de Sainte-Barbe. Vie de caserne. Découverte des hommes, les vrais : tous les milieux. Aussi Soubize, le Pyrénéen volubile. Il connaît la montagne, montre à tous photos sur photos, ses premières.

Journées merveilleuses, sans problème ! Vie à l'état de nature ! Promenades solitaires ou avec Sennelier. Et puis le départ, enfin, pour Chamonix, la préparation militaire terminée. On laisse Dumont et les autres, on emmène avec soi le forcené pyrénéen. Arrivée à l'EHM. Rencontre avec de Thiersant, le commandant,

Montagne pour un homme nu

un chef. Début d'une vie telle que je souhaitais : contact permanent avec la nature, attente des Alpes et des grandes courses, farniente aux Pècles...

Sorte de moulage que l'armée. Le brassage positif de l'intellectuel, Giraud, et des autres, solides paysans savoyards, Creton, Balmat. Aussi certaines antithèses : le révolté, moi-même ; le passif, tel Bonlieu ; enfin l'élément folklore : Laffont. Nous en reparlerons.

Dès mon arrivée à l'EHM, où l'on connaissait mon goût pour la montagne, je fus versé à la SES, les Éclaireurs-Skieurs, ce qui veut dire comme seule activité le plaisir de grimper l'été, de skier l'hiver.

Je fus même détaché auprès d'un sous-lieutenant qu'il me fallait emmener le dimanche. Aspirant prétentieux ; il était bachelier. Des courses que je lui fis faire, il en est deux que je raconte, la première et la dernière !

En vue de traverser le Grépon, nous couchons près du Montenvers et, dans le calme du soir, seules quelques paroles entre un lieutenant et son subordonné. Les formules de politesse et la discipline militaire. L'homme me parle volontiers de ses connaissances alpines, j'en suis presque impressionné ! Le lendemain, départ. Je le laisse conduire sur le sentier, sur le glacier ; privilège du rang. À la rimaye, on s'encorde et lentement nous gagnons le pied de la fissure Mummery. Je grimpe et j'attends. Monsieur l'Aspirant fait alors des manières ; le grimpeur émérite, qui me vantait ses exploits, se conduit lamentablement. Je dois le tirer, puis l'injurier. Finies les politesses ; désormais le tutoiement rugueux, accompagné de phrases bien militaires, celles des non gradés. Toute la course fut du même style et je dus, excédé, ne point lui permettre de toucher les rochers de la fissure en Z. Sa superbe reprit sur le sentier, après la descente ; un calvaire.

Il voulut se faire pardonner. Usant de son galon, alors que la section était consignée, il tint à refaire le Grépon, par la face Est, cette fois-ci. Après tout, d'être en montagne me suffisait ;

Enfin vivre... seulement quelque temps...

peu m'importait de conduire un paquet. Je ne dis pas un mot en montant à la tour Rouge et durant la course, le lendemain, parmi les dalles magnifiques, dans une ambiance exceptionnelle, je ne prêtais qu'une attention bien faible à mon second. De la Balfour, je gravis seul la Knubel et redescendis, ne tenant pas à renouveler l'opération du hissage, et lui n'aspirant nullement à aller au sommet.

Mes rapports avec ce personnage s'arrêtèrent ici. Lui, dont la rancune était la conseillère, n'oublia point ses aventures et me les fit payer fort cher quelques mois plus tard.

Assoiffé de courses, je sollicitais les camarades. Hélas, pour certains, le service militaire devait être du repos et hors les marches obligatoires ou les courses forcées, le National ou le Choucas, bistrots réputés de Chamonix, avaient seuls leur sympathie...

J'eus alors deux aventures à peine croyables. La première, pensant aller aux Drus, je me retrouvai tard, le soir, dans les contreforts de l'aiguille Sans Nom, complètement perdu ! Cette comique histoire devait d'ailleurs se renouveler quelques années plus tard ; comme quoi l'expérience, pour être utile, doit parfois se reproduire. Partant, en effet, pour la tour Verte, je me trouvai bientôt sous le bloc sommital de l'aiguille de Roc.

La deuxième, tout aussi invraisemblable : désespéré d'être seul, je décidai Soubize. Sa verve, plus calme qu'à Bourg-Saint-Maurice, son dynamisme plus retenu, il accepta de n'être point malade ce jour-là. C'est ainsi que, pour m'entraîner, je fis avec lui une bien modeste première : la traversée à l'envers des clochetons de Planpraz. Je me souviens de quelques difficultés de pitonnage que j'ai dû rencontrer pour le clocheton central.

Dans un très bon horaire, nous fîmes ensemble la Ménégaux à l'M, mais ce fut, à ma connaissance, les seules fois où ce Méridional fut en bonne santé. Le matin des départs (et d'autres amis subirent le même sort), certaines fatigues subites du personnage nous faisaient envisager l'alpinisme solitaire : ainsi au pied de l'arête Sud du Fou ou du couloir en Y à la Verte.

Montagne pour un homme nu

Mon père, venu quelques jours voir si la vie militaire me laissait quelque temps pour la préparation de mon doctorat en droit, ne fut guère étonné d'apprendre que la montagne m'accaparaît. Nous passâmes ensemble plusieurs jours et je lui fis faire l'arête Nord-Est de l'M et le doigt de l'Étala. Moments de joie, vieille revanche enfin prise. Non seulement il s'en tira fort bien, maudissant la guerre – elle lui a pris, en 1945, un genou dans les forêts vosgiennes –, mais retrouva avec moi un plaisir que Paris lui faisait oublier. Depuis ce séjour où il s'est retrempé, il n'a cessé, je crois, d'y retourner chaque année. Aujourd'hui, à soixante-cinq ans, il a fait presque toutes les courses classiques et, habitant Fontainebleau, va chaque matin sur un parcours préparer son week-end au Saussois et son mois d'août en Vésubie ou à Chamonix. Ses guides actuels, mes amis Vaucher, Desmaison, sont sans cesse surpris : des Dolomites aux Alpes occidentales, il déborde, l'été, d'activité. Certes, pour le contraindre à poursuivre, dans un passage délicat, avais-je dû menacer de me désencorder, mais sa douceur inaccoutumée pour me répondre m'avait fait patienter. Combien de moments exaltants lui dois-je ! Apprendre qu'il envisage encore, à son âge, certaines voies comme la Nord des Drus, me remplit et d'orgueil et d'espérance.

L'hiver à l'EHM fut tout simplement merveilleux. Indigestion de ski mêlée de permissions parisiennes. Voilà vraiment la vie. En janvier cependant, le sous-lieutenant abandonné au Grépon se rappela à mon souvenir. Sans doute éméché, à Megève, je fus contraint de l'injurier. Malgré le commandant, il insista et la Sûreté militaire m'emmena. Direction Clermont-Ferrand, bataillon disciplinaire, cellule, prison et punition. J'étais un affreux communiste, violant les lois et la règle militaires, par surcroît incorrect avec un aspirant. Quelque temps avant moi, mon camarade Balmat, qui avait failli lui faire faire un record de vitesse dans la descente des Égralets – en voulant simplement le pousser ! –, avait rejoint, lui aussi, un autre régiment du même ordre. Nos souvenirs furent de même sorte pendant cinq mois

TABLE

Préface	9
1. Pourrait servir d'introduction.....	11
2. Où je retrouve la montagne, la prenant cependant trop au sérieux... ou pas assez.....	13
3. Mes premiers essais sérieux ou le dialogue entretenu....	23
4. Enfin vivre... seulement quelque temps.....	27
5. La fin d'un mythe.....	33
6. Enfin réalité !.....	39
7. Où tout n'est point toujours que plaisir... ..	47
8. Peut-être parmi les grands.....	83
9. Le moment est venu	109
10. Le Cengalo	125
11. Le pilier central du Frêne... ..	137
12. Retour à la vie.....	167
13. Et toujours l'aimer.....	185

Montagne pour un homme nu

14. Intermède marin.....	197
15. Suite (il n'y a pas de fin)	205
16. La Civetta.....	229
17. Parce qu'il n'y a pas de conclusion, le Hoggar	247
18. Une part de moi-même la montagne.....	267
In memoriam.....	283
19. Chomolungma	285

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000310.N001
Dépôt légal : novembre 2013